

il semble bien que la famille Américaine soit surtout un compagnonnage, une sorte de campement social, dont le lien, quand il est étroit, l'est surtout par l'effet de sympathies individuelles, comme entre personnes qui ne seraient pas du même sang. Je suis sûr, non point d'après des anecdotes, mais par expérience, que l'amitié de frère à frère ou de sœur à sœur est ici tout élective. Il en est de même des relations de père à fils et de mère à fille. Un de mes jeunes compatriotes, très amoureux d'une jeune fille de New-York, me disait, dans un de ces moments où la froideur d'une femme que l'on aime vous exaspère jusqu'à la plus cruelle lucidité : « Elle a si peu de cœur qu'elle est allée au théâtre cinq semaines après la mort de sa mère, et personne ne s'en est indigné... » J'ai su que le fait était exact. Mais que prouvait-il ? Que prouve aussi cette inégalité des partages que la liberté de tester introduit dans la distribution des legs ? Rien d'autre sinon que notre sensibilité n'est pas la même que celle des gens de ce pays. Ils ont un beaucoup moindre don d'eux-mêmes, beaucoup plus de réaction individuelle, et surtout une volonté plus forte. Cette volonté s'exerce sur leur cœur comme elle s'exerce sur leur cerveau. Cela nous paraît moins tendre. Sommes-nous bons juges ?

C'est cette dissociation constante de la vie de famille qu'il faut se rappeler sans cesse pour comprendre un peu l'espèce de célibat d'âme, osons le mot, que la jeune femme continue de garder en Amérique à travers le mariage. Pas plus dans

cette seconde période de sa vie que dans la première, l'amour ne joue chez elle ce rôle prépondérant qui nous semble inséparable, à nous autres, de la destinée féminine. Quand une Parisienne de quarante ans jette un regard en arrière, c'est l'histoire de ses émotions que son souvenir lui raconte. Pour une Américaine du même âge, c'est le plus souvent l'histoire de ses actions, de ce qu'elle appelle d'un mot que j'ai déjà cité, ses expériences. Elle a eu, entre ses dix-huit et ses vingt-cinq ans, une conception de sa propre personne qui ne lui était imposée ni par ses traditions, elle n'en a pas, ni par les enseignements de ses parents, ils ne lui en ont point donné, ni même par sa nature, car le propre de ces intelligences si facilement *adaptables*, c'est que l'instinct premier y est informe et indéterminé. Elles sont comme un *blank* que la volonté se charge de remplir. Ce que cette volonté y inscrit s'y trace en lettres qui ne s'effaceront pas. De l'action, encore de l'action et toujours de l'action, — telle est la devise, inconsciente mais constante, de cette femme. Qu'elle recherche une situation mondaine ou qu'elle ambitionne une culture artistique, qu'elle se livre aux choses du sport ou qu'elle organise des *classes*, comme elles disent, pour lire entre amies Browning, Emerson ou Shakespeare, qu'elle voyage en Europe, aux Indes, au Japon, ou qu'elle reste chez elle à faire verser, — *to pour*, — par une jeune fille de ses amies, des tasses de thé, soyez certain qu'elle agit sans cesse, qu'elle agit toujours, qu'elle agit infatigablement

dans le sens de son *refinement* ou de son *excitement*. De quel accent ces femmes prononcent l'un et l'autre de ces deux mots qu'il ne faut pas se lasser de reprendre, car ils résument peut-être toute l'âme Américaine! Ils passent et repassent dans la causerie, comme les deux formules où se révèle l'obsession de cette créature qui, née d'une race rude et se sentant fine, se veut plus fine, encore plus fine; qui, grandie en pleine aristocratie, se veut aristocrate, encore plus aristocrate; qui, fille d'une terre d'entreprise, aime à exaspérer encore chez elle cette sensation des nerfs trop tendus. A en voir ainsi dix, quinze, trente, cinquante, le caractère d'excentricité que vous leur aviez trouvé d'abord, par comparaison avec l'Européenne, s'abolit. Un type nouveau de séduction féminine se révèle à vous, moins attendrissant qu'irritant, énigmatique et un peu ambigu par le mélange indéfinissable de grâce souple et de fermeté virile, par l'alliance de la culture et de la vigueur, de la nervosité la plus vibrante et de la santé la plus vaillante. La véritable place de cette créature dans cette société vous apparaît aussi, et la raison profonde pour laquelle ces hommes, eux-mêmes tout action, laissent ces femmes agir de la sorte avec cette totale indépendance. S'il est permis d'appliquer un vieux terme administratif à des êtres aussi subtils, aussi délicats, ces femmes sont, dans cette civilisation utilitaire, les déléguées au luxe. Elles ont pour mission d'y apporter ce que l'Américain n'a pas le temps de créer et qu'il veut avoir : la

fleur de l'élégance, un peu de beauté, et, pour tout dire, de l'aristocratie. Elles sont la noblesse de ce pays d'affaires et une noblesse qui se développe par la continuation même de ces affaires, puisque l'argent qui se gagne dans les bureaux aboutit à elles. Sous leurs mains il se transfigure, il s'épanouit en décorations précieuses, il s'intellectualise en caprices d'esprit, il se *désutilise* enfin...

Un grand artiste, l'un des premiers de l'époque par l'ardeur de sa recherche, la conscience de son étude et la sincérité de sa vision, John Sargent, a rendu ce que j'essaye d'exprimer dans le portrait d'une de ces femmes, dont j'ignore le nom et que j'ai vu dans une exposition, — un de ces portraits comme les maîtres du quinzième siècle en ont peint, qui derrière l'individu atteignent le pays et derrière le modèle tout un monde. Elle pourrait, cette toile, tant elle est représentative, s'appeler *l'Idole Américaine*. La femme est debout, les pieds rapprochés, les genoux collés, dans une pose presque hiératique. Son corps assoupli par l'exercice est serré, comme moulé dans une gaine noire. Des rubis luisent sur ses souliers noirs, comme des gouttes de sang. Sa taille mince est prise dans un collier d'énormes perles, et de cette robe qui fait un fond intensément sombre au minéral éclat des bijoux, les bras et les épaules ressortent avec un autre éclat, celui d'une chair de fleur, une blanche et fine chair où court un sang fouetté sans cesse par le grand air de la campagne ou de l'Océan.

La tête, intelligente et audacieuse, avec une physionomie d'avoir tout compris, a comme auréole le dessin vaguement doré d'une de ces étoffes de la Renaissance que les Vénitiens appellent *sopra-rosso*. Les bras arrondis, où les muscles se devinent à peine, se rejoignent par les mains unies, des mains décidées, au pouce presque trop long, et qui doivent conduire quatre chevaux avec la précision d'un cocher anglais. C'est l'image d'une énergie, invincible à la fois et délicate, au repos en ce moment, et il y a de la Madone Byzantine dans cette face aux grands yeux ouverts. Oui, c'est une idole et pour le service de laquelle l'homme travaille, qu'il a parée de ces bijoux de reine, derrière chaque fantaisie de laquelle il y a des jours et des jours passés dans Wall Street en plein combat. La frénésie des spéculations autour des terrains, les villes entreprises et construites à coups de millions de dollars, les trains lancés à toute vapeur sur des ponts d'une envergure d'arche de Babel, le grincement des cars à câble, le frémissent des cars électriques qui courent le long de leurs fils avec un crépitement et une étincelle, la montée vertigineuse des ascenseurs dans les bâtisses à vingt étages, les immenses cultures de blé de l'Ouest, ses ranches, ses mines, ses colossaux abattoirs, — le formidable travail enfin de ce pays d'effort et de lutte, tout son travail, voilà ce qui a rendu possible cette femme, cette orchidée vivante, chef-d'œuvre inattendu de cette civilisation. Et le peintre lui-même ne lui a-t-il pas dé-

voué le trésor de son long, de son acharné labeur? Pour être capable de cette toile, il a dû s'assimiler un peu de la fougue des maîtres Espagnols, surprendre la finesse des grands Italiens, connaître et pratiquer les curiosités de l'impressionnisme, rêver devant les icônes des basiliques de Ravenne, et lire, et penser. Oui, que de culture, que de réflexion pour pénétrer jusqu'au fond le plus intime de sa propre race! Il a exprimé de cette race un des traits les plus essentiels, la divinisation de la femme, considérée non plus comme une Béatrice, ainsi qu'à Florence; non plus comme une courtisane, ainsi qu'à Venise; non plus comme une énigme, ainsi qu'à Milan; mais comme une suprême gloire de l'énergie nationale. Cette femme peut ne pas être aimée. Elle n'a pas besoin d'être aimée. Ce n'est ni la volupté ni la tendresse qu'elle symbolise. Elle est comme un objet d'art vivant, une savante et dernière composition humaine qui atteste que le Yankee, ce désespéré d'hier, ce vaincu du vieux monde, a su tirer de ce sauvage univers où il fut jeté par le sort toute une civilisation nouvelle, incarnée dans cette femme-là, son luxe et son orgueil. Tout s'éclaire de cette civilisation au regard de ces yeux profonds où le peintre a su faire tenir tout ce qui est l'Idéalisme de ce pays sans Idéal, ce qui sera sa perte peut-être, mais qui jusqu'ici demeure sa grandeur : la foi absolue, unique, systématique et indomptable dans la *Volonté*.